



Caroline Trotot, Claire Delahaye et Isabelle Mornat (dir.)

Femmes à l'œuvre dans la construction des savoirs Paradoxes de la visibilité et de l'invisibilité

LISAA éditeur

Introduction

Caroline Trotot, Claire Delahaye et Isabelle Mornat

Éditeur : LISAA éditeur
Lieu d'édition : Champs sur Marne
Année d'édition : 2020
Date de mise en ligne : 18 septembre 2020
Collection : Savoirs en Texte
ISBN électronique : 9782956648062



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

TROTOT, Caroline ; DELAHAYE, Claire ; et MORNAT, Isabelle. *Introduction* In : *Femmes à l'œuvre dans la construction des savoirs : Paradoxes de la visibilité et de l'invisibilité* [en ligne]. Champs sur Marne : LISAA éditeur, 2020 (généré le 20 septembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/lisaa/1537>>. ISBN : 9782956648062.

Introduction

CAROLINE TROTOT, CLAIRE DELAHAYE, ISABELLE MORNAT
Université Gustave Eiffel, LISAA EA 4120

Les contributions réunies dans ce volume sont issues de deux programmes de recherche menés en 2017 et 2018 à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée¹ : « Visibilité, invisibilité des Savoirs des Femmes » et « Visiautrices, visibilité des femmes de lettres dans l'enseignement secondaire et supérieur ». Ces programmes ont été menés en partenariat avec le CNRS, l'Université de Californie du Sud à Los Angeles, les associations AWARE² et le deuxième texte, les éditions des Femmes-Antoinette Fouque. Ils ont été dirigés par des enseignantes-chercheuses de sciences humaines et sociales (Claire Delahaye, civilisation américaine, Isabelle Mornat, civilisation espagnole, Caroline Trotot, langue et littérature française) de l'unité de recherche LISAA (Littérature Savoirs et Arts) et par un enseignant-chercheur en informatique (Philippe Gambette) de l'UMR LIGM (Laboratoire d'informatique Gaspard Monge). L'ancrage pluridisciplinaire atteste de la volonté d'interroger la construction des savoirs d'hier à aujourd'hui en confrontant les épistémologies de divers champs disciplinaires.

Une partie des travaux est publiée dans ce volume et le reste du travail est consultable sous forme de données statistiques et de captations audiovisuelles sur les carnets de recherche <https://femmesavoir.hypotheses.org/> et <https://visiautrices.hypotheses.org/>. On y trouvera trace de la participation d'artistes, de personnes engagées dans le monde socio-économique et de celle des étudiantes et étudiants de l'Université Paris-est Marne-la-Vallée. Par ailleurs, la journée d'études « La Performance, un espace visibilité pour les femmes artistes » organisée en mai 2018 aux Beaux-Arts de Paris est publiée par l'association AWARE sous la direction de Juliette Berthon, Carole Halimi et Hanna Alkema³. Ce volume s'insère donc dans un ensemble qui réfléchit aux sciences en société, en écoutant les questions de divers publics contemporains et les propositions des artistes pour

1 L'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée est devenue Université Gustave Eiffel au 1^{er} janvier 2020.

2 Archives of Women Artists Research and Education.

3 https://awarewomenartists.com/a_propos/.

travailler à une construction partagée des savoirs, en mettant rapidement et gratuitement à disposition les résultats de la recherche.

Ces recherches visent à mieux connaître le rôle joué par des femmes dans la construction des savoirs en donnant une place centrale aux mécanismes de visibilité et d'invisibilité qui les affectent. Quel rôle les femmes ont-elles joué ? Quels ont été leurs savoirs ? Comment ont-elles transformé les savoirs de leurs temps ? Comment ont-elles choisi de se rendre visibles ou peu visibles ? Comment leurs actions ont-elles été interprétées à travers les siècles ? Comment la prise en compte de leurs œuvres modifie-t-elle les champs de savoirs dans lesquels on les place ? Que signifie le paradigme de la visibilité dans les savoirs ? Toutes ces interrogations permettent d'articuler l'épistémologique et le politique. Elles révèlent les dynamiques de pouvoir inhérentes aux champs de la connaissance dans une perspective diachronique.

De nombreuses actions sont actuellement entreprises pour redonner une place aux femmes savantes « invisibilisées »⁴ en proposant des portraits synthétiques qui s'inscrivent dans la tradition des dictionnaires de femmes illustres, initiée par Boccace⁵. Dans le champ de la vulgarisation, des publications remarquées telles que *Ni vues ni connues*⁶, *Culottées*⁷, *Cachées par la forêt*⁸, permettent à des figures du matrimoine de prendre place dans la culture commune.

Dans le champ académique, les éditions des femmes-Antoinette Fouque proposent un dictionnaire des créatrices⁹ en trois volumes pour l'édition papier, doublée d'une version numérique. Sur sa plateforme en ligne, notre partenaire AWARE met à disposition des notices scientifiques sur les femmes artistes des xx^e et xxi^e siècles¹⁰ et nos collègues de la SIEFAR enrichissent régulièrement le dictionnaire des femmes de l'ancienne France¹¹ de notices issues de la recherche contemporaine et de notices des anciens dictionnaires.

Ce volume fait place à des études de cas du xvi^e au xxi^e siècle et inclut des femmes qui figurent dans ces collections, il propose néanmoins des

4 *Ni vues, ni connues*, collectif Georgette Sand, Paris, Hugo Doc, 2017, rééd. Presses Pocket, 2019, p. 9.

5 Giovanni Boccace, *Les Femmes illustres De mulieribus claris*, éd. Jean-Yves Boriaud, Paris, Société d'édition Les Belles Lettres, 2013.

6 *Ni vues, ni connues*, *op. cit.*

7 Pénélope Bagieu, *Culottées*, Paris, Gallimard, t. I, 2016, t. II, 2017.

8 Éric Dussert, *Cachées par la forêt*, Paris, La Table ronde, 2018.

9 *Le Dictionnaire universel des créatrices*, sous la direction de Béatrice Didier, Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber, Paris, Éditions des Femmes-Antoinette Fouque, 2013, en ligne <https://www.dictionnaire-creatrices.com/>.

10 <https://awarewomenartists.com/artistes/>.

11 Société Internationale d'étude des Femmes d'Ancien Régime, <http://siefar.org/dictionnaire/fr/Accueil>.

hypothèses de lecture plutôt que des portraits définitifs formant une encyclopédie ou une frise. Chaque étude s'attache à montrer la complexité de la position de ces femmes qui ont fait œuvre, et notamment œuvre écrite, en participant à la construction des savoirs de leur temps. Les contributions montrent les différentes stratégies de femmes qui ont créé les espaces de leur action, de leur pensée et de la conservation de sa mémoire, la manière dont elles ont été perçues et souvent mal comprises. Il s'agit de décrire des œuvres en contexte, de les resituer pour en saisir la puissance créatrice propre, d'interroger les mécanismes du travail de la visibilité et de l'invisibilité en leur sein, de la période moderne à nos jours.

Les articles réunis sont redevables aux nombreuses études qui les ont précédés, en particulier les travaux fondateurs d'Évelyne Berriot-Salvadore¹², Linda Timmermans¹³ et Éliane Viennot¹⁴, pour l'ancien régime, ceux de Geneviève Fraisse¹⁵, Michelle Perrot¹⁶ et Christine Planté¹⁷ pour la période qui suit. On trouvera, pour la partie littéraire, un aperçu bibliographique sur le carnet *Visiautrices*¹⁸.

Comme le souligne Michelle Perrot, pour écrire l'histoire de la participation des femmes aux savoirs, il ne faut pas seulement retrouver les faits passés, « il importe [...] de comprendre les mécanismes de l'invisibilisation » dont elle précise les ressorts fondamentaux :

Le refoulement des femmes n'est ni une conspiration ni un « oubli », mais le résultat de leur relégation dans un privé indispensable, mais invisible, irréprésentable ; l'expression même d'une hiérarchie, d'une « valence différentielle » des sexes dont Françoise Héritier a montré la longue durée et l'universalité [...].¹⁹

12 Évelyne Berriot-Salvadore, *Les Femmes dans la société française de la Renaissance*, Genève Droz, 1990.

13 Linda Timmermans, *L'accès des femmes à la culture sous l'Ancien Régime*, Paris, Honoré Champion, coll. Champion Classiques, 2005.

14 Éliane Viennot, *La France, les Femmes et le Pouvoir*, Paris, Perrin, t. I, 2006, t. II, 2008, t. III, 2016 et bien d'autres publications voir son site très utile <http://www.elianeviennot.fr/index.html>.

15 Geneviève Fraisse, *Muse de la Raison, Démocratie et exclusion des femmes en France*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1995 [1989], *ead.*, *La Suite de l'Histoire, Actrices, créatrices*, Éditions du Seuil, coll. La couleur des Idées, 2019.

16 Michelle Perrot, *Le chemin des femmes*, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2019, rééd. D'une sélection de publications.

17 Christine Planté, *La petite sœur de Balzac* [1989], Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2015.

18 <https://visiautrices.hypotheses.org/bibliographie>.

19 *Ni vues, ni connues*, *op. cit.*, p. 11.

De fait, en ce qui concerne l'histoire des savoirs, la relégation des femmes à l'espace privé est déterminante. Dans le monde occidental, c'est en effet l'exclusion des universités créées au XIII^e siècle²⁰ et des académies des arts et des sciences développées au XVII^e siècle qui détermine la position des femmes. Interdites d'accès aux lieux de transmission du savoir et de validation des connaissances, elles ne peuvent plus exercer les professions relevant des savoirs désormais liés aux diplômes – le cas de la médecine étant emblématique²¹ – ni accéder aux nouvelles fonctions d'administration sur lesquelles s'appuie l'état à partir du XI^e siècle. Elles ne peuvent pas non plus participer à la définition des savoirs dont les diplômes attestent. Ainsi, elles sont contraintes de développer un accès individuel à la connaissance et d'en confier la reconnaissance à ceux qui appartiennent de près ou de loin aux institutions. L'admission exceptionnelle de femmes dans les académies françaises, comme celle d'Elisabeth-Sophie Chéron à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1672 ou celle des pionnières de la seconde moitié du XIX^e siècle dans l'université²² ne transforme pas le système institutionnel. C'est un système genré qui réserve aux hommes le privilège de la domination sur le champ savant articulé aux différents champs de pouvoir. Les évolutions réglementaires depuis la fin du XIX^e siècle ont posé les conditions d'un accès indifférencié au savoir, quel que soit le sexe de l'individu. La transformation effective est cependant incomplète. L'accès au diplôme est inégal selon le sexe, comme le montrent les chiffres du ministère de l'enseignement supérieur. L'université diplôme davantage de femmes en licence et master mais les hommes sont majoritaires à partir du doctorat²³. Les femmes restent minoritaires dans les corps d'enseignement et de recherche, principalement en haut de l'échelle ; elles représentent 44 % du corps des maîtres de conférences et 25 % de celui des professeurs d'université²⁴. Ainsi les fonctions

20 Sur cette histoire voir Éliane Viennot, *La France, les Femmes et le Pouvoir*, t. I, Paris, Perrin, 2006, en particulier chap. VIII « L'irrésistible ascension des clercs ».

21 *Ibid.*, p. 255 à propos des procès parisiens du XIV^e siècle contre les « miresses », Evelyne Berriot-Salvadore, *Les Femmes...*, *op. cit.*, p. 246.

22 Julie-Victoire Daubié est la première bachelière de France en 1861, Elizabeth Garrett est la première femme docteure de la faculté de médecine de Paris en 1870, Marie Curie est la première femme chargée de cours à la Sorbonne en 1906 et devient en 1908 la première femme titulaire d'une chaire à la Sorbonne.

23 https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/Egalite_et_discrimination/52/9/parite2019_1087529.pdf, p. 13. En licence, les femmes représentent 55 % des effectifs et les hommes 45 %, les femmes représentent 59 % de l'effectif diplômé, les hommes 41 %. En doctorat, les femmes représentent 46 % des effectifs et les hommes 54 %, les femmes représentent 47 % de l'effectif diplômé et les hommes 53 %.

24 <https://cache.media.enseignementsup-recherche.gouv.fr/file/>.

de production des connaissances académiques et de représentation de ces fonctions restent majoritairement masculines. De même, les savoirs enseignés en France ne font guère de place aux créatrices ou aux femmes de science, comme le mesurent les statistiques du projet *Visiautrices*²⁵ pour le domaine littéraire ou celles du centre Hubertine Auclert pour les mathématiques²⁶. Cette situation signifie la permanence de l'héritage historique et invite à prendre conscience de ses origines.

Du point de vue symbolique, l'exclusion des femmes est justifiée pendant longtemps par le mythe religieux qui fait d'Ève la responsable d'un usage transgressif des fruits de l'arbre de la connaissance condamnant l'humanité à une existence finie inscrite dans le temps naturel de la succession des générations et dont le poids spécifique porté par les femmes est celui de l'enfantement dans la douleur. Le mythe établit donc puissamment le lien entre éloignement du savoir et assignation à la reproduction humaine, et ce faisant, dresse l'opposition entre connaissance et maternité. Il met aussi en jeu une assimilation de la connaissance à la découverte de la pudeur. Si, dans la *Genèse*, la honte de la nudité concerne les deux sexes, la tradition culturelle des trois monothéismes assigne un rôle spécifique aux femmes en la matière. Désignées dans la langue française classique comme « le sexe », les femmes doivent à la fois se dissimuler pour ne pas exciter la concupiscence – ce qui justifie des interdictions d'accès à l'espace public – et concomitamment exhiber un corps soumis à une culture de l'embellissement en fonction des injonctions de l'autre sexe. La domination du sexe masculin²⁷ est justifiée par l'autorité du corpus textuel religieux, autorité fondée sur la révélation et appuyée sur la tradition. Dans beaucoup de situations historiques, l'accès des femmes aux textes religieux eux-mêmes est interdit ou entravé, ce qui permet de rendre le dogme intangible.

L'histoire du rapport des femmes avec les savoirs et de leur participation à leur construction fait ainsi apparaître le poids déterminant des institutions. Dès le Moyen Âge, Christine de Pizan dénonce l'effet d'un corpus de savoirs masculins misogynes et relie dans le discours de Raison le défaut de connaissances des femmes de son temps à leur cantonnement à la sphère privée :

[Egalite_et_discrimination/52/9/parite2019_1087529.pdf](#), p. 32.

25 <https://visiautrices.hypotheses.org/donnees-sur-les-ecrivaines>.

26 *Égalité femmes-hommes dans mes manuels de mathématiques, une équation irrésolue ?* https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/fichiers/cha-etude-manuels-math-web_1.pdf, p. 16 « l'invisibilisation des femmes célèbres ».

27 Sur le rapport entre pudeur, interdiction d'accès au savoir et hiérarchie des sexes à l'âge classique, voir Madeleine Alcover "The Indecency of Knowledge", *Rice Institute Pamphlet – Rice University Studies*, vol. LXIV, n° 1, 1978, p. 25-39, Rice University: <https://hdl.handle.net/1911/63306>.

Si c'était la coutume d'envoyer les petites filles à l'école et de leur enseigner méthodiquement les sciences, comme on le fait pour les garçons, elles apprendraient et comprendraient les difficultés de tous les arts et de toutes les sciences tout aussi bien qu'eux. [...] Sais-tu pourquoi elles savent moins ? [...] C'est sans aucun doute qu'elles n'ont pas l'expérience de tant de choses différentes, mais, s'en tenant aux soins du ménage, elles restent chez elles, et rien n'est aussi stimulant pour un être doué de raison qu'une expérience riche et variée.²⁸

Et comme l'explique au XVII^e siècle la plume de *La Femme généreuse*, l'exclusion du savoir constitue en quelque sorte l'achèvement de la domination : « Les hommes apres s'estre rendu les femmes serues & captiues, leur ont osté la science, comme les seules armes & instrumens à faire la guerre aux hommes, & machiner leur deliurance. »²⁹

En effet, l'éloignement du savoir prive d'arguments pour contester des interprétations erronées. Il prive notamment de la connaissance réflexive de sa propre expérience que l'on ne peut confronter à un corpus théorique ni pour se comprendre soi-même ni pour éprouver la validité de la théorie. Christine de Pizan met ainsi son expérience personnelle au cœur de la critique des savoirs de son temps. À propos du traité de gynécologie *Du Secret des femmes*, Raison déclare à Christine : « L'expérience de ton propre corps nous dispensera d'autres preuves. Ce livre relève en effet de la plus haute fantaisie ; c'est un véritable ramassis de mensonges, et pour qui l'a lu, il est manifeste qu'il n'y a dans ce traité rien de vrai. »³⁰ L'exemple de la gynécologie est significatif. Condamnées à l'ignorance, les femmes sont en même temps assignées à n'être qu'un corps objet, privé de la conscience de soi et de l'alternance d'activité et de passivité des relations intersubjectives, comme de la relation de connaissance du monde. Si elles sont savantes, elles doivent le dissimuler dans le secret de leur foyer et de leur être pour ne pas nuire à l'image publique de modestie qu'on attend d'elles. Comme le note Geneviève Fraisse, à propos du XIX^e siècle, le savoir des femmes doit être invisible : « un recours ou un remède, ou bien un secret »³¹. Il doit ainsi surtout éviter de se produire dans l'espace public car il permet alors « la rivalité publique entre hommes et femmes et l'autonomie sociale des femmes »³².

28 Christine de Pizan, *La Cité des dames*, traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris, Stock, coll. Moyen Âge, 2000 [1986], p. 91-92.

29 *La Femme généreuse. Qui monste que son sexe est plus noble. Meilleur politique. Plus vaillant. Plus sçavant. Plus vertueux, & plus oeconome que celuy des hommes*, par L. S. D. L., Fr. Piot, 1643, p. 98, cité par Linda Timmermans, *op. cit.*, p. 251.

30 Christine de Pizan, *La Cité des dames*, éd. citée, p. 53.

31 Geneviève Fraisse, *Muse de la Raison*, *op. cit.*, p. 124.

32 *Ibid.* p. 102.

Or les œuvres sont un lieu dans lequel le sujet réfléchit son existence et affronte les contraintes publiques qui pèsent sur lui. Elles fabriquent une aire de jeu³³ entre le privé et le public dans lequel les créatrices font des choix stratégiques pour donner forme à leur pensée, à leur connaissance du monde. L'image de la « Minerve s'habillant » de Lavinia Fontana qui sert d'illustration à ce volume est exemplaire. Alors que les femmes sont exclues de la peinture d'histoire parce qu'elles n'ont pas accès aux études anatomiques dispensées dans les académies, Lavinia Fontana représente la déesse de la raison et du savoir nue, casquée, derrière un léger voile. Le savoir apparaît comme un corps de femme inscrit de manière ironique dans le champ de l'imitation culturelle. Cette Minerve pourrait aussi bien être une Vénus qui se serait emparée des armes de Mars. Le voile noué érotise la pudeur. Le corps est tourné vers la fenêtre et le visage interroge le spectateur ou la spectatrice. À la fois objet et sujet, la déesse rend visible la connaissance comme interprétation neuve et personnelle de savoirs disponibles. En inscrivant la connaissance dans un corps de femme nue, Lavinia Fontana transgresse les interdits symboliques qui fondent l'exclusion institutionnelle et les place au centre de la réflexion. Au-delà d'une affirmation féminine, elle fait réapparaître le corps comme lieu dans lequel se noue la relation du visible et de l'invisible, de l'intelligible et du sensible, le lieu d'une expérience pour soi et pour autrui, sur laquelle se fonde le savoir comme saisie d'une situation humaine dans le monde. Minerve a déposé les armes, la vérité est nue, c'est son arme la plus puissante, celle de l'évidence qu'il n'y a pas de connaissance sans sujets incarnés. Grâce au motif mythologique, elle montre aussi que la participation aux savoirs relève d'une histoire.

En effet, l'exclusion est aussi une exclusion de l'histoire des savoirs, non seulement du récit consacré aux figures héroïques mais aussi de l'histoire des épistémologies, notamment si on conçoit ces dernières comme des systèmes paradigmatiques de « découvertes scientifiques universellement reconnues qui pour un temps, fournissent à une communauté de chercheurs des problèmes types et des solutions »³⁴. Les femmes ne peuvent y prendre place que comme auxiliaires subalternes d'une communauté « universelle » masculine ou comme représentantes d'un paradigme exclusivement féminin. Ici figures de l'ombre géniales et injustement dépossédées et là représentantes d'une altérité pour une histoire toujours autre : histoire de savoirs marginaux ou histoire des femmes et des femmes seulement. Or le rappel de la longue histoire de l'exclusion des femmes de la construction des savoirs nous

33 Sur la notion d'aire de jeu dans la création et le développement individuel voir Winnicott, *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, coll. folio essais, 2002.

34 Thomas S. Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*, traduit par Laure Meyer, Flammarion, coll. Champs sciences, rééd. 2008, p. 11.

invite à nous interroger à propos de notre conception épistémologique³⁵. L'invisibilité des femmes dans l'histoire de la construction des savoirs renvoie à l'invisibilité des rapports des pouvoirs et des savoirs mis en œuvre par des individus, dans la constitution des histoires des savoirs et des épistémologies. Les successions de découvertes et redécouvertes de créatrices et d'inventrices marquent la difficulté à pérenniser la reconnaissance. De même, l'utilisation de la métaphore de la vague³⁶, afin de décrire plusieurs périodes historiques du féminisme, est critiquée depuis plusieurs années. Elle pose en effet plusieurs problèmes : une appréhension de l'histoire des mouvements féministes simplificatrice, lissant la complexité et la diversité des mouvements, et occultant les combats continuels des femmes racisées par exemple. Cette notion de vague est perçue comme reléguant des femmes engagées dans les silences ou les creux de l'histoire, selon des dynamiques de classe, de race ou de pouvoir. Ces débats mettent au jour la centralité des mécanismes de visibilisation et d'invisibilisation tout à la fois dans la production des savoirs des femmes, dans leur réception et leur historicité.

Si certains préjugés n'ont sans doute plus cours³⁷ et que les conditions légales et sociales ont changé en France au xx^e siècle, l'histoire de la participation des femmes aux savoirs n'est pas linéaire et il faut se garder de l'illusion d'un progrès continu qui serait scandé par les dates³⁸ de conquêtes féminines ou prétendument universelles. Certaines femmes ont été très célèbres et le sont plutôt moins aujourd'hui qu'elles ne l'ont été, par exemple au xvii^e siècle³⁹. L'intérêt porté à leurs œuvres oblige à définir les valeurs que nous leur attribuons et la place de ces valeurs dans la construction des champs savants. Si comme l'a analysé Alain Viala, la valeur culturelle est plutôt une valeur d'échange qu'une valeur d'usage⁴⁰ fondée sur une prétendue esthé-

35 On peut noter dans le champ historique l'apport des travaux de Bonnie G. Smith, qui montre comment l'histoire, en tant que science et discipline, s'est constituée en mettant la différence de sexe au centre de ses pratiques, *The Gender of History: Men, Women and Historical Practice*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1998.

36 Bibia Pavard, « Faire naître et mourir les vagues : comment s'écrit l'histoire des féminismes », *Itinéraires* [En ligne], 2017-2 | 2018, mis en ligne le 10 mars 2018, consulté le 06 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/3787> ; DOI : 10.4000/itineraires.3787

37 Voir Éliane Viennot, *La Querelle des femmes ou « n'en parlons plus »*, Paris, éditions iXe, 2019.

38 On sait notamment les paradoxes de l'histoire des femmes depuis la Révolution qui, selon Geneviève Fraisse, a « permis et empêché leur entrée dans l'espace politique comme dans la société civile ». Geneviève Fraisse, *Muse de la Raison*, op. cit. p. 8.

39 Linda Timmermans, op. cit., p. 236.

40 Alain Viala, « Qu'est-ce qu'un classique ? », Bull. Bibliothèque de France, t. XXXVII, n° 1,

tique de l'universel, il est peu utile de consacrer du temps à des figures qui ont un faible poids dans la culture scolaire et universitaire qui délivre les diplômes, ou dans les institutions culturelles qui emploient les diplômés⁴¹. Pour ce qui est de l'histoire littéraire, la question a été posée du point de vue épistémologique par Christine Planté :

Si réintroduire les femmes dans l'histoire aboutit à s'interroger sur la façon dont celle-ci est écrite, en tant que tentative de légitimation et exercice du pouvoir, les réintroduire dans l'histoire littéraire débouche sur une mise en question des catégories, des hiérarchies et des présupposés à partir desquels elle s'est constituée. Notamment les questions de style et de genre, fondamentales dans le discours de la critique littéraire qui s'élabore comme discipline et institution au cours du XIX^e siècle.⁴²

Ce sont donc nos catégories d'analyse qu'il faut passer au crible en commençant peut-être par analyser la variabilité des valeurs et des certitudes qui ont eu cours. Dans les *Oubliées du numérique*⁴³, Isabelle Collet montre ainsi comment l'informatique a été d'abord un domaine très largement féminisé⁴⁴ avant d'être un secteur-clé de l'économie. Il est alors devenu très majoritairement masculin et gouverné par des représentations scientifiques issues de métaphores conçues par des hommes qui biaisent la compréhension des épistémés⁴⁵. L'enjeu est de taille pour l'égalité, mais aussi pour la science⁴⁶. Inventer à partir de représentations faussées mène vite à des impasses dont la chercheuse tire les conséquences pour « l'intelligence artificielle ».

Les œuvres de femmes font valoir un point de vue propre dont le manque fausse la construction du champ tout entier et qu'il faut commencer par essayer de restituer, sans chercher à tout prix des génies précurseurs, ni faire de leurs figures des échos-fantasmes d'une continuité historique comme l'a analysé Joan Scott⁴⁷. Il faudrait donc accepter de poser les mêmes questions

1992. <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-1992-01-0006-001>, p. 11-12.

41 Voir les statistiques produites dans le cadre de Visiautrices <https://visiautrices.hypotheses.org/donnees-sur-les-ecrivaines>.

42 Christine Planté, *op. cit.*, p. 193.

43 Isabelle Collet, *Les oubliées du numérique*, Paris, Le Passeur, 2019.

44 *Ibid.* chap. vi : « Les mères de l'ordinateur ».

45 *Ibid.*, chap. iv : « Des fantasmes de pouvoir et d'autoengendrement à l'origine de l'ordinateur » et chap. v Et Dieu dans tout ça.

46 Sur les enjeux épistémologiques et leur effet sur l'égalité dans l'enseignement et la recherche, voir Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, La Découverte, label Zones, 2018, p. 183-200.

47 Joan W. Scott, « Écho-fantasma : l'Histoire et la construction de l'identité », *Théorie*

aux productions féminines que celles que l'on pose à celles qui sont installées dans le champ. Tantôt leurs œuvres se démarquent des positions dominantes, tantôt elles les confortent, révélant les forces qui assurent l'équilibre dynamique d'un champ⁴⁸ en évolution.

Cependant, en raison de leurs conditions de production spécifiques, les œuvres de femmes posent des problèmes particuliers dont les mouvements de désattribution des œuvres sont le signe. Les femmes ont été reléguées aux « silences de l'histoire »⁴⁹ selon la belle expression de Michelle Perrot. Elles ont été exclues des institutions de savoir et de mémoire, éloignées de la publication⁵⁰. Les femmes sont moins nombreuses que les hommes à avoir pu faire œuvre artistique, scientifique et politique et les traces de leur existence et de leurs actes sont plus précaires. La conséquence doit être d'évaluer différemment l'intérêt des traces que nous avons et d'accorder une importance différente aux fragments qui nous parviennent puisqu'ils témoignent d'une totalité dont la reconstruction est soumise à davantage d'hypothèses. Dans ce contexte, les œuvres sont des traces majeures qui permettent de retrouver des paroles de femmes dans l'histoire. Les contributions qui suivent font entendre ces paroles sans qu'elles soient réduites à un fait univoque, pour que s'écrive « la suite de l'histoire » comme Geneviève Fraisse invite à y réfléchir⁵¹, à propos de l'histoire de l'art, en tant que travail à l'intérieur des institutions qui doit modifier les savoirs disciplinaires :

Être à l'intérieur des institutions (entrer dans les écoles d'art, devenir légitime en littérature) fut un combat, certes. Or, dans la « suite de l'Histoire », ce n'est pas de l'extérieur (se faire admettre) mais de l'intérieur que se jouent émancipation et subversion. Dans les exemples ci-dessus, c'est le changement de perspectives qui l'emporte, ce que j'appelle ailleurs le « dérèglement » des représentations. Agir de l'intérieur de l'histoire de l'art et non s'y introduire frontalement ; en général, on appelle cela la ruse de l'Histoire.⁵²

Il est peut-être temps en tout cas d'interpréter les œuvres des femmes en prêtant à leurs autrices la même intelligence que celle que l'on prête aux auteurs pour admettre leurs diverses singularités. On pourra interroger leurs

critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques, Paris, Fayard, 2009, p. 127-176.

48 Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. LXXXIX, septembre 1991, p. 3-46 ; doi : 10.3406/arss.1991.2986.

49 Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1998.

50 Linda Timmermans, *op. cit.*

51 Geneviève Fraisse, *La Suite de l'histoire*, Paris, Éditions du Seuil, 2019.

52 *Ibid.*, p. 50.

stratégies, leur ironie, leurs contradictions parfois, sans les réduire à une Athéna sortant tout armée de la tête de son père : elles sont aussi filles de Métis, déesse « des ruses de l'intelligence »⁵³ et de ses métamorphoses, avalée par Zeus devenu père-mère. Alors, peut-être, sera-t-on sorti du paradigme décrit par La Bruyère :

On regarde une femme savante comme on fait une belle arme : elle est ciselée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail recherché : c'est une pièce de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ni à la guerre ni à la chasse, non plus qu'un cheval de manège, quoique le mieux instruit du monde.⁵⁴

La première partie de ce volume est consacrée aux œuvres qui ont renouvelé l'écriture des savoirs. Dominique Brancher étudie ainsi les livres de la sage-femme Louise Bourgeois pour dégager les fondements épistémologiques d'une gynécologie qui joue d'une position sociale singulière mais qui cherche finalement plutôt à s'intégrer au champ médical masculin. Hélène Bah montre quant à elle, comment Elisabeth de Bohême propose à Descartes de penser le sujet philosophique en fonction de son expérience de femme de pouvoir qui ne peut faire table rase ni de son corps ni des affaires du monde. Sarah Benharrech interroge de manière exemplaire les sources qui subsistent à propos de la botaniste du XVIII^e siècle Madame Dugage de Pommeureul dont il s'agit de restituer les diverses facettes d'un portrait qui reste incomplet. Toutes choses étant pesées, le portrait lacunaire reste plus exact qu'une reconstruction imaginaire postérieure qui comble la trace du manque par la surcharge de la caricature. Natania Meeker et Michael Soubbotnik étudient le poids des cadres épistémologiques d'une époque sur les femmes d'une autre époque, en attendant d'elles des positions féminines essentialisantes, voire féministes, qui biaisent la lecture de leurs œuvres. Émilie du Châtelet traductrice éclairée des *Principes* de Newton est réduite par l'épicurisme des Lumières à une naturalisation de la féminité trahissant le matérialisme lucrétien. Jane Ellen Harrison est lue au prisme d'une lecture féministe postérieure qui trahit la cohérence rationnelle et érudite de son anthropologie. Irène Langlet montre comment, pour Ursula Le Guin, le roman de science-fiction devient une « expérience épistémologique » des rôles sociaux de sexe et de genre. L'écriture rend visible ce qui ne devait pas l'être et révèle à son aïeule un savoir insu. Pour Zora Neale Hurston aussi, le roman apparaît comme une mise en œuvre des savoirs. Carline Blanc montre comment il permet

53 Marcel Détienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence, La mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, coll. Champs essais, 1974.

54 La Bruyère, *Caractères*, « Des Femmes », Paris, Garnier frères, 1876 [1688], p. 97.

de faire apparaître des savoirs ethnographiques en les déplaçant grâce au dépaysement fictionnel.

La seconde partie du volume explore plus spécifiquement la manière dont les pouvoirs mettent à l'épreuve les savoirs. Nadine Kuperty-Tsur montre ainsi comment Jeanne d'Albret fonde son image politique en mobilisant les savoirs humanistes qu'elle maîtrise, dans un mémoire justificatif remarquable. Claude La Charité revient au problème des sources à propos de Marie de Romieu et montre comment Abel Lesourd a biaisé une enquête présentant les apparences de l'objectivité en appliquant des principes élaborés à partir d'un travail sur les archives. Mais l'absence des femmes dans les archives ne dit pas seulement l'exclusion passée des femmes, elle rappelle que les archives sont lacunaires et que nos savoirs reposent sur des hypothèses. Pour lutter contre cette invisibilisation, Claire Delahaye montre comment les Américaines ont organisé la préservation des archives de leurs actions en faveur du dix-neuvième amendement instituant le vote des femmes et la diffusion de la mémoire de leurs combats dans l'espace public réel et institutionnel. Elle invite ainsi à réfléchir à la manière dont se fabrique l'histoire. Jonathan Barkate, quant à lui, invite à relire l'œuvre de Clara Malraux pour la dégager de la subordination à celle de son ex-mari et évaluer à l'inverse ce que ce dernier lui doit. Virginie Tahar examine enfin la place paradoxale des femmes dans le collectif de l'Oulipo constitué majoritairement d'hommes. Malgré leur rôle essentiel dans la construction des liens entre littérature et sciences qui est au cœur du groupe, elles peinent à être des figures représentatives.

La dernière partie du volume explore les stratégies auctoriales de cinq femmes en se demandant comment elles construisent leurs figures d'auteurs à partir de savoirs parfois dissimulés et comment elles sont perçues. La mémorialiste Charlotte Duplessis-Mornay accepte apparemment de se rendre invisible derrière son mari. Cependant elle s'approprie les figures des savoirs humanistes qui caractérisent l'œuvre de son mari pour élaborer un genre original développant une vision propre. Jeanne Chiron revient sur le début de la carrière de Leprince de Beaumont à Londres. L'écrivaine plie ses vastes savoirs à diverses formes d'écriture pour exister sur la nouvelle scène médiatique du Londres des années 1750 en créant le *Nouveau magasin français*, recueil périodique d'informations savantes dont elle livre à elle seule trente-six numéros en un an et demi. Au xx^e siècle, la médiatisation transforme les conditions de réception des œuvres artistiques en faisant peser sur elles les attentes du public concernant la personne de l'artiste. Antonia Rigaud explique ainsi pourquoi Susan Sontag a déjoué dans son œuvre les injonctions féministes de ses contemporains, selon une conception propre de la puissance politique de l'art. Elle a choisi d'affirmer une autonomie radicale de l'œuvre d'art comme puissance d'affranchissement et de refondation d'un nouveau lien avec le public, dans la lignée d'Antonin Artaud.

Thibaut Casagrande analyse quant à lui, la manière dont Anne Wiazemsky a construit sa figure d'autrice en l'invisibilisant derrière la surexposition de son personnage d'actrice de la nouvelle vague. La petite fille de Mauriac donne ainsi forme littéraire à sa connaissance du cinéma. Enfin Lydie Moudileno montre comment Maryse Condé refuse de s'inscrire dans les lieux prescrits par sa médiatisation pour développer la singularité d'une œuvre puissante qui révèle des savoirs neufs. Dans tous les cas, les articles appellent à reconsidérer les œuvres en les déliant du poids de la projection sur la personne de l'autrice et à mieux s'intéresser à leur *persona*.

On trouvera donc dans ce volume l'étude patiente du « jeu de cache-cache »⁵⁵ de la création qui transforme les savoirs en art dans une société composée de femmes et d'hommes. Elle contribue à l'enrichissement de nos champs pluridisciplinaires en faisant des figures individuelles de femmes des miroirs fondamentaux des savoirs et des sujets actifs de leur production.

55 Geneviève Fraisse, *La suite de l'Histoire, op. cit.*, p. 81.

